



HAL
open science

Propositions pour une nouvelle histoire des femmes journalistes : la place cardinale du numérique

Marie-Ève Thérénty

► **To cite this version:**

Marie-Ève Thérénty. Propositions pour une nouvelle histoire des femmes journalistes : la place cardinale du numérique. A la recherche des femmes dans la presse ancienne numérisée, Bibliothèque nationale de France; Antoine Doucet, Mar 2021, Paris, France. hal-04500419

HAL Id: hal-04500419

<https://univ-montpellier3-paul-valery.hal.science/hal-04500419>

Submitted on 12 Mar 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

“Propositions pour une nouvelle histoire des femmes journalistes : la place cardinale du numérique”

Conférence prononcée lors de la journée « A la recherche des femmes dans la presse ancienne numérisée » à la Bibliothèque nationale de France le 15 mars 2021

**dans le cadre du projet H2020, The NewsEye
par Marie-Ève Thérenty (UPVM, RIRRA21)**

Je vais commencer par préciser comment j’en suis arrivée à proposer que le projet NewsEye, en ce qui concerne sa partie française, prenne pour terrain d’expérimentation la place des femmes dans la presse. Je suis une chercheuse en histoire de la presse qui a longtemps travaillé sans que la problématique des femmes ne lui apparaisse comme cruciale. Le déclic s’est produit il y a une quinzaine d’années lors de la préparation d’un livre qui portait sur les écritures journalistiques au XIX^e siècle. En tant qu’historienne de la presse, j’ai été moins effarée par le faible nombre de femmes présentes dans les colonnes du journal avant la Seconde Guerre mondiale – je m’y attendais – que par la manière dont l’histoire de la presse les avait complètement effacées alors même qu’elles étaient parfois, malgré leur faible nombre, à l’origine de pratiques, de postures et de poétiques innovantes, peut-être pensées sous la contrainte du genre, mais finalement très souvent adoptées et prolongées ensuite par l’ensemble de la profession. Deux femmes, qui illustrent d’ailleurs, deux manières différentes de participer au journal, à un siècle de distance, vont me permettre de montrer la discrimination.

Delphine de Girardin qui a, sinon inventé, du moins peaufiné, dans *La Presse* à partir de 1836, l’un des genres journalistiques les plus féconds et les plus représentatifs du XIX^e siècle, la chronique parisienne. Ses articles composés en apparence de futilités et de petits faits démontaient et dénonçaient la machinerie du journalisme d’opinion et permettaient de faire entendre une parole de résistance à un moment où les femmes n’avaient pas accès à la tribune politique de la presse quotidienne. Certes le portrait qu’en fait Louis Hersent dans mon diaporama n’incite pas forcément à la considérer comme une pétroleuse mais l’oublier est faire fi d’une invention générique reprise sous le Second Empire par tous les résistants politiques à Napoléon III, comme Henri Rochefort et Jules Vallès, qui diffuseront massivement ce journalisme de chronique. Delphine de Girardin (une mention dans l’index de la substantielle *Histoire générale de la presse française* en cinq volumes (1969) qui renvoie à cette périphrase : « Delphine Gay, l’aimable femme de Girardin ».

Autre exemple. La grande reporter Andrée Viollis, dans l’entre-deux-guerres acclimatée à tous les terrains lointains, dénonciatrice précoce du colonialisme en 1935, dans un livre courageux *Indochine SOS*, cofondatrice en 1936 de l’hebdomadaire politique et littéraire *Vendredi*, autrice d’une liste de reportages repris en librairie longue comme le bras, Andrée Viollis, que même Albert Londres reconnaissait comme son égale. Qu’en fait Marc Martin, un des meilleurs historiens de la presse,

dans son ouvrage sur les grands reporters, un nom anodin noyé dans une liste de journalistes qui n'ont pas, loin s'en faut, les états de service que je viens d'énumérer : « Albert Londres reste le modèle des grands reporters de la Belle Epoque, n'ayant qu'un seul vrai rival de sa taille, Joseph Kessel. Mais bien d'autres se sont illustrés dans le grand reportage : Pierre Giffard, Jules Huret, Gaston Stiegler, Ludovic Naudeau, Gaston Leroux, Edouard Helsey, Henri Béraud, Andrée Viollis, Saint-Exupéry, Jules Sauerwein ».—Alors que son livre consacre un chapitre à chaque reporter qu'il considère comme important, il n'en consacre aucun à Viollis. Elle n'est pas d'ailleurs la seule à être méprisée, Marc Martin ne donne pas une ligne à Isabelle Eberhardt, ni à Séverine, et la liste qu'il donne des femmes reporters de l'entre-deux-guerres est extraordinairement restreinte.

Ces exemples montrent bien une forme de cécité longtemps entretenue par l'histoire de la presse. Est-ce à dire pourtant qu'il suffirait de corriger un certain sexisme de la recherche et que miraculeusement on pourrait faire émerger une nouvelle histoire des femmes journalistes ? Pas vraiment car la presse elle-même est un objet caractérisé, comme le disait déjà Virginia Woolf dans *Une chambre à soi* (1929), par un net patriarcat. Globalement, ce patriarcat médiatique explique aussi la difficulté de l'émergence de la problématique du genre dans la presse, l'invisibilisation longue des femmes et plus spécifiquement l'éviction importante des femmes journalistes. Avant de partir à la recherche des femmes dans la presse numérisée, ce que je ferai dans un deuxième temps, en prenant le cas concret d'une recherche récente menée à l'occasion de NewsEye dans le journal *L'Oeuvre*, il me paraît important de comprendre comment et pourquoi elles ont pu être exclues de la presse généraliste, pourquoi elles sont difficilement visibles et pourquoi l'outillage numérique est, somme toute, particulièrement adapté pour les faire émerger.

Résistances : les femmes journalistes

Reposons le cadre d'exclusion/intégration général historique des femmes de la presse qui s'organise autour d'un imaginaire binaire du temps et de l'espace¹.

Périodique et liée à l'actualité, la presse contribue à instaurer de nouvelles temporalités dans la vie et les sociétés humaines. Or des représentations largement partagées voudraient que l'expérience des femmes relève d'un temps différent de celle des hommes, temps plus répétitif, étroitement lié à la transmission et à l'entretien de la vie, voire à un ordre cosmique. Plus archaïque, ce rapport au temps situerait les femmes loin du temps socialisé, linéaire et lié aux valeurs de progrès, d'action et de transformation du monde qui est supposé régir, de façon de plus en plus contraignante, la vie d'hommes de plus en plus nombreux – et que la presse contribue grandement à façonner et imposer. Un temps médiatique qui leur serait étranger en quelque sorte.

Évidemment, il suffit de voir le constant intérêt porté depuis la fin du XVIII^e siècle par des femmes écrivains, et par les mouvements proto-féministes et féministes à la presse pour se convaincre que *toutes* les femmes ne vivent pas dans un temps

¹ Pour une approche plus large de ces questions, nous renvoyons à Christine Planté et Marie-Ève Thérénty (dir.), *Féminin/masculin dans la presse du XIX^e siècle*, PUL, 2022.

radicalement autre que celui des hommes et que, si telle peut être leur impression, toutes ne s'en satisfont pas. Beaucoup ont au contraire souhaité s'inscrire dans le temps commun, avec ses scissions sociales et collectives, et affirmé une croyance au progrès partagée avec leurs contemporains. Fonder un périodique constitue d'ailleurs l'un des premiers gestes de tous les mouvements d'émancipation des femmes.

La redéfinition des rapports de genre dans le dernier tiers du XVIII^e siècle, puis au cours de la Révolution et du XIX^e siècle, impose une partition des rôles qui tend à exclure les femmes d'un espace public qu'on voudrait désormais réservé aux hommes et dont la presse a été un facteur majeur de constitution. L'ère post-révolutionnaire voit s'affirmer un nouveau modèle construit autour du journal, du café ou du club. Ce modèle reprend certes, et adapte pour partie des modes de sociabilité d'Ancien Régime construits quant à eux autour de la Cour, des salons et de la pratique de la conversation, dans lesquels on sait que les femmes jouaient, en France, un rôle important ; mais il tend surtout à les supplanter, les femmes se trouvant bien plus exclues des nouveaux lieux où se fabrique et se diffuse l'opinion que dans le schéma précédent.

L'activité journalistique est tributaire de ce double rapport à l'espace et au temps parce qu'elle est témoignage, restitution d'un certain rapport au réel ; parce qu'elle est ensuite une activité économique, rétribuée, qui s'exerce dans des structures d'entreprise ; et enfin parce qu'elle est un travail exercé dans le cadre d'une collectivité et de réseaux.

Dans cette perspective, les femmes présentent plusieurs particularités qui distinguent leur activité journalistique de celle des hommes avant 1944. Leur socialisation, c'est-à-dire la transmission de valeurs, de normes, de règles organisée par l'école, la famille, l'église est évidemment spécifique. De plus, leur statut légal tel que l'a défini le code Napoléon est celui de mineures. Il leur manque un certain nombre de droits essentiels, notamment dans le cas de la femme mariée, comme par exemple la liberté du choix du métier ou des études, l'indépendance des ressources, ce qui non seulement entrave leur activité mais d'une manière plus insidieuse entraîne un rapport au monde totalement différent. Elles sont subalternes dans la société, elles ne sont pas légitimes dans certains lieux publics comme les universités, les académies ou les espaces politiques. Et même si progressivement, certains interdits se lèvent, le facteur principal qui fondamentalement exclut toute possibilité de traiter leur activité journalistique comme similaire à celle des hommes est le fait que jusqu'en 1944, elles n'ont ni le droit de vote ni celui de se faire élire à des postes importants dans cette sphère publique dont le journal rend compte. A partir de là, comment même imaginer qu'elles puissent rendre compte du réel de la même façon que les puissants et les établis ? Comment imaginer que leur positionnement dans le champ (rapport au temps et à l'espace, conditions d'accès à la profession, statut professionnel, habillements, droits politiques) très différent de celui des hommes, n'ait pas d'influence sur leur positionnement textuel (le ton, la voix, l'usage de la performativité, le rapport à l'objectivité, le choix des rubriques, des postures et des points de vue, l'accès aux places phares du journal) ?

On voit alors le double travail qui s'impose à l'historien ou à l'historienne. Démontage des binarismes d'une part et recherche des exceptions et des modalités de résistance d'autre part. Dans tous les domaines, la relecture critique du passé à la recherche des traces des femmes dans des lieux et des domaines où on ne s'attend pas à les rencontrer a permis récemment de faire surgir des pratiques et des figures oubliées, et elle a mis en lumière des contre-exemples et des écarts par rapport aux normes qui, s'ils n'infirmement pas la massive bipartition des rôles, conduisent à la dénaturer, et à interroger le processus de sa construction. Proposer une nouvelle histoire de la presse au prisme du genre, c'est à la fois interroger la manière dont la presse a naturalisé des bipartitions et propagé des exclusions d'une part, c'est aussi d'autre part chercher les résistances, les inventions buissonnières dont elle est si friande en essayant de comprendre les systèmes de contrainte et les stratégies de résistances nombreuses. Les deux gestes doivent avoir lieu ensemble pour à la fois éviter de neutraliser un système d'exclusion (ce que l'histoire de la presse traditionnelle a longtemps fait) mais pour aussi pour mieux comprendre les exceptions en les traitant comme telles (ce qui veut dire non seulement travailler sur des journaux féminins ou féministes mais aussi envisager de plonger dans l'immense corpus des quotidiens nationaux numérisés, au tirage massif et au patriarcat indéniable). C'est le sens de la constitution du corpus des journaux numérisés au sein du projet NewsEye. Puisque nous devons choisir, nous avons proposé essentiellement de travailler sur des journaux quotidiens, considérant que le travail sur les journaux féminins ou féministes avait déjà été bien lancé par l'historiographie (voir les travaux de Laure Adler, de Michèle Riot-Sarcey, de Christine Planté, de Christine Bard, de Claire Blandin, d'Alice Primi...)

Revenons à cette presse quotidienne nationale qui va donc constituer l'objet de mon exposé. En fait, dès les années 1830-1840, au moment de la première révolution médiatique, s'organise un discours global d'exclusion des femmes du journalisme. Cette discrimination se justifie généralement par un modèle de sexuation de l'espace public qui s'est précisé à la fin du XVIII^e siècle². La Femme, déterminée par son corps, son sexe et sa capacité à engendrer est définie à travers la famille et l'intérieur déclarés ses domaines propres, au contraire de l'Homme, moins soumis à son corps, et que sa nature destine à la vie extérieure. Une sémantique s'établit pour désigner les caractères masculins et féminins par paire de contraires, hiérarchisées au profit du masculin : indépendant/dépendant ; rationnel/émotionnel ; propre à l'activité publique/à l'activité domestique.

Cette théorie des deux sphères tolère une écriture féminine dans les journaux selon les limites suivantes : les rubriques politiques, diplomatiques, rationnelles (premier-Paris, article de fond, critique, reportage ...) sont réservées aux hommes tandis qu'une intervention féminine peut être supportée dans la part des journaux très limitée qui concerne la maison, la mode, l'intimité et la mondanité.

Les femmes vont cependant inventer au fil du siècle des stratégies et des postures pour se trouver une place dans la presse généraliste et même pour s'infiltrer

² Voir par exemple les travaux de Pierre Roussel en 1775 (*Système physique et moral de la femme*) ou ceux de Virey (*La femme sous les rapports physiologique, moral et littéraire*) en 1823.

dans les rubriques qui leur étaient fermées comme la rubrique politique ou le reportage. Elles seront peu à y parvenir, elles se comptent sur les doigts d'une main sous la monarchie de juillet, elles sont peut-être une centaine en 1928, elles sont 175 à avoir une carte de presse en 1938 (sur un total estimé de 5000 journalistes), soit à peu près 3%.

De la sérendipité automatisée au « zoom reading »

J'en arrive à la presse numérisée et je peux partir de mon expérience propre puisque j'ai publié en 2019 un livre tentant de mettre en évidence des stratégies et des parcours de femmes dans la presse nationale entre 1836 et 1944³. Cette recherche sur les femmes journalistes, faute d'archives conséquentes, n'a été possible qu'avec la numérisation de la presse, parce que la presse numérisée permet de plonger dans les corpus de manière immersive et de retrouver des traces de participation à la presse inaccessibles sinon. Pour ce livre, j'ai travaillé par immersion puis par recherche par mot-clé quand j'avais trouvé une signature et quand les corpus étaient océrisés, c'est-à-dire que j'ai travaillé par sérendipité automatisée ou outillée. Cette méthode m'a déjà permis de faire émerger de nouveaux parcours et des silhouettes de femmes inconnues.

Mais pour la communication d'aujourd'hui, j'ai décidé de travailler, avec d'autres outils numériques et d'autres méthodes, sur un journal particulier *L'Oeuvre*, numérisé par NewsEye. Ce journal a été fondé le 13 mai 1904 par Gustave Téry, ancien rédacteur du *Journal* et du *Matin*. D'abord mensuel, ce périodique devient hebdomadaire puis quotidien en 1915. Ses manchettes accrocheuses, son slogan (« seuls les imbéciles ne lisent pas *L'œuvre* ») et la forte personnalité de ses journalistes en firent le succès. Il tire à 135 000 exemplaires en 1919, 230 000 en 1936 et 274 000 en 1939. Pendant la guerre, il a été entraîné par son directeur Marcel Déat sur la voie de la collaboration et il a cessé de paraître le 17 août 1944.

Or j'avais repéré dans mes recherches que beaucoup des grandes femmes journalistes de l'entre-deux-guerres étaient liées d'une manière ou d'une autre à *L'Oeuvre*. Gustave Téry⁴ lui-même était pour ces femmes journalistes une sorte d'homme-carrefour puisqu'il a été d'abord l'époux de la reporter Andrée Viollis avant de devenir le compagnon de la journaliste Annie de Pène. Il est également le père de la grande reporter Simone Téry et le beau-père de Germaine Beaumont qui fera une brillante carrière de journaliste au *Matin*⁵. D'autres historiens (Mary Lynn Stewart⁶ et Denis Maréchal) ont également souligné qu'il y avait à *L'Oeuvre* un écosystème favorable aux femmes. Cette recherche qui mobilise la presse numérisée est complémentaire de la leur, réalisée avant l'océrisation de *L'Oeuvre*.

³ Marie-Ève Thérénty, *Femmes de presse, femmes de lettres*, CNRS éditions, 2019.

⁴ Il a cependant conduit une campagne de presse féroce contre Marie Curie.

⁵ Il existe ainsi dans l'histoire de la presse plusieurs patrons de presse, comme Elie-Joseph Bois, le patron du *Petit Parisien* et Henri de Jouvenel, rédacteur en chef du *Matin*, second mari de Colette, qui ont favorisé l'entrée des femmes dans le quotidien.

⁶ Mary Lynn Stewart, *Gender, generation and journalism in France (1910-1940)*, Mc Gill and Queen's university Press, 2018, p. 81

Une petite recherche croisée sur la presse numérisée, avec quelques mots-clés et expressions judicieusement choisies, montre d'abord que ce journal veut assumer l'héritage de *La Fronde*, ce quotidien qui avait pendant quelques années uniquement accueilli des femmes, constituant une véritable école, où se sont formées la plupart des grandes journalistes de l'entre-deux-guerres. *L'Oeuvre* accueille un certain nombre de journalistes historiques de *La Fronde* (Marguerite Durand pour quelques articles, Maria Vérone, Hélène du Taillis, Jane Misme). Il s'emploie aussi à dresser un tombeau à Séverine, la première femme journaliste professionnelle morte en 1929 et le journal s'associe même à la création du Prix Séverine que d'ailleurs deux journalistes de *L'Oeuvre*, Marcelle Capy et Simone Téry, remporteront (sur trois prix attribués). La page qui est dédiée aux femmes quotidiennement, et plus seulement hebdomadairement, à partir de 1926 prouve encore la volonté héritée de *La Fronde* de mettre les femmes au rythme du quotidien. Les variations de noms de cette page (L'œuvre féminine, L'œuvre des femmes, L'œuvre féministe, L'œuvre et ses amies) révèlent différentes sensibilités successives dans le journal. *L'Oeuvre* s'engage sans barguigner dans le soutien à la demande du droit de vote des femmes.

Ces recherches instrumentées par mots-clés et par opérateurs booléens ont surtout le mérite de faire gagner du temps : on peut isoler rapidement tout un corpus d'articles s'inquiétant des difficiles conditions d'accès au terrain des femmes journalistes ou nourrissant la polémique de l'interdiction des femmes à la Maison des journalistes.

Puisque, moi aussi, je gagne mon pain à la sueur de ma plume, j'ai caressé ce rêve de faire partie de la Maison des Journalistes, de m'y sustenter pour quatre francs au lieu d'être obligée d'en tirer douze de ma bourse au restaurant banal, d'entendre des conversations intelligentes ou bien de lire en savourant un précieux moka, les publications qui m'intéressent.. Et j'ai heurté à l'huis de cet asile et j'ai dit avec confiance :

- Frères, me voilà !
Mes frères m'ont répondu :
- Pas de femmes ici !
Et ils m'ont fermé la porte au nez. ⁷

Sur ce corpus, j'ai travaillé à partir de l'océrisation réalisée pour le projet Newseye, grâce à l'extraction automatisée de signatures proposée par Pierre-Carl Langlais dans le cadre du projet Numapresse, des moteurs de recherche de Gallica, Retronews et évidemment avec le nouvel explorateur NewsEye. J'ai donc alterné du distant reading avec du close reading, opérant ce que l'on appelle maintenant un « zoom reading » ou « une lecture panoramique ». Nous verrons que *L'Oeuvre* constitue certainement un espace médiatique où les femmes sont plus et mieux accueillies que dans le reste des journaux, même si malgré tout certaines ambiguïtés demeurent. En fait, *L'Oeuvre* constitue aussi une excellente illustration de toute une

⁷ Blanche Vogt, *L'Oeuvre*, 29 août 1919.

série de pratiques, de postures, de poétiques utilisées par les femmes pour entrer dans le monde du journal.

D'abord, elles sont effectivement beaucoup plus nombreuses. En nous arrêtant au seuil d'au moins dix articles et après avoir nettoyé le bruit sur la liste dû aux problèmes d'océrisation mais aussi aux initiales, aux prénoms épïcènes, on arrive à 51 noms de femmes journalistes (qui correspondent à 40 femmes avérées) pour 337 signatures d'hommes⁸.

Une cinquantaine de signatures féminines pour 337 masculines, le résultat est approximatif mais significatif. C'est significativement plus que ce que nous offrent les dossiers d'archives de *L'Oeuvre* qui ne permettent d'identifier que 121 collaborateurs pour la période 1926-1943 dont 7 femmes (Germaine Décaris, Madeleine Hivert, Jeanne Landre, Mme Languepin, Marguerite Prévost, Titajna, Maria Véroine). Rappelons que les historiens de la presse évaluent à 2%, voire moins, la participation des femmes à la presse nationale. La numérisation de la presse propose une vision différente de cette statistique (pour *L'Oeuvre*, on est entre 12% et 15%) et permet de montrer qu'une partie importante des femmes est complètement invisibilisée par l'archive traditionnelle et les modes de décompte de la professionnalisation. Certes *L'Oeuvre* est un journal particulier mais la numérisation de la presse et la mise en place d'outils numériques amènent à relativiser des idées reçues sur la quasi inexistence des femmes dans les journaux et de faire émerger un prolétariat de la plume. Elles ne sont généralement pas syndiquées, n'ont évidemment pas la carte de presse et pour certaines, je vais y revenir, n'ont pas accès à la signature.

De même, autre apport considérable, les outils numériques permettent de lever beaucoup de difficultés concernant les prénoms épïcènes, le pseudonymat, le dévoilement étant par excellence un mécanisme médiatique. Il faut, et cela nécessite un peu de temps, passer au tamis l'ensemble des signatures masculines et féminines pour vérifier si au hasard de colonnes de potins, certaines affirmations genrées ne se révèlent pas fallacieuses. La recherche par mots-clés (ou mieux par entités nommées proposé par le projet NewsEye) permet donc assez souvent de dénouer le mystère de certaines identités ou de certains pseudonymes. C'est le cas pour deux pseudonymes de notre corpus, peut-être pas dans le sens auquel on s'attendait d'ailleurs : la comtesse Ziguidi et Zette. Là encore c'est l'enseignement d'un travail avec la presse numérisée. La recherche outillée permet de débusquer le potin malicieux où tout d'un coup un masque est levé, la fin d'une ligne où exceptionnellement une signature entière est dépliée, peut-être dans le dos du responsable de la page, ou pour remercier l'autrice d'un petit scoop. En fait l'exploration outillée fait parler le journal d'une autre manière, invite à des parcours de micro-histoire culturelle, permet de se pencher sur quelques destins oubliés, sur quelques voix qui se sont rapidement tues mais qui sont peut-être significatives. L'intérêt de la recherche numérique c'est qu'elle est déhiérarchisation et

⁸ Pour la neutralisation des prénoms épïcènes, on y remédie facilement par une recherche sur l'ensemble du corpus qui lève les ambiguïtés. Les autrices qui ne signent que de leurs prénoms comme Y. Dusser sont aussi facilement identifiées.

déconstruction de l'énonciation éditoriale et des dispositifs d'autorité mis en place dans la page du journal.

Car évidemment une partie du travail opéré par les femmes reste invisible du fait d'abord des transformations multiples de leur état-civil, des pseudonymes non levés et ensuite et surtout peut-être surtout de leur affectation à des tâches anonymes, comme des brèves (une partie considérable du journal), de la traduction de dépêches et de journaux étrangers, ou encore du secrétariat de rédaction-rewriting. Qu'en est-il de cette madame Languépin dont le dossier de collaboratrice figure dans les archives du journal et dont la signature ne se retrouve nulle part ? Regardons le profil brillant de la plus anonyme des collaboratrices de *L'Oeuvre*. Je passe sur l'enquête de paparazzi qu'il m'a fallu faire pendant deux week end pour la faire parler. Son profil est assez emblématique du niveau d'études et de culture des femmes journalistes de l'entre-deux-guerres considérablement plus élevé que celui de leurs collègues masculins. Il s'agit de la femme de Jacques Languépin (1886-1950), ingénieur et administrateur de la société anonyme La Soudure électrique et de la mère du cinéaste de montagne Jean-Jacques Languépin. De son vrai nom Joséphine Jeanne Marie Nelly Vert Marfaing (1888-1982), élève de l'ENS de Sèvres en 1910, major à l'agrégation féminine⁹ (son dossier mentionne « candidate originale et fort intelligente », « distinguée d'allure et de tournure »), elle a été un temps affectée au service d'information et de la presse, du Ministère des affaires étrangères. Elle y fait des travaux de traduction de presse étrangère notamment de traduction de presse américaine. Elle a fini sa carrière comme professeur au lycée de jeunes filles Camille Sée. Elle est titulaire comme Simone Téry, comme Marguerite Clément, de la bourse Alfred Kahn, cette bourse allouée par le banquier Albert Kahn à vingt-sept femmes entre 1905 et 1930 pour qu'elles fassent le tour du monde, une année durant, ce qu'elle a fait à trente ans en 1914. Pas une trace dans le journal de cette aventurière de l'intelligence mais sur le web, un poème qui lui est dédié par Jeanne Rannay, sous le titre à double sens Quotidien. Ce poème rend hommage à son travail dans le journal *L'Oeuvre* dans la première strophe et rend compte de son quotidien de femme mal mariée ?

Quotidien

Quotidien sans amour, et pas « œuvre de choix »
Point d'heure brève sous ta loi,
Et, comme il est étroit, l'habit des habitudes
Taillé dans le tissu morne des quiétudes
Par les ciseaux sans art d'une terne raison...

Redouter le retour en sa propre maison
te pleurer au foyer, solitude perdue,
O, comme il est cruel, parfois, d'être attendue.

Une petite vie d'invisible pour une femme visiblement brillante mais dont le travail n'est pas crédité dans le journal. Faisait-elle des traductions, rédigeait-elle des

⁹ Voir l'ouvrage sur les voyageuses d'Alfred Kahn, L'Harmattan.

brèves à partir de la presse anglo-saxonne, comme l'indique la métaphore des ciseaux, *rewritait*-elle le journal ? Le numérique, comme les archives jusqu'ici, ne parlent pas. Elisons donc Madame Languepin comme emblème du travail invisible des femmes dans la presse.

Pourtant les pratiques de *L'Oeuvre* sont considérablement plus égalitaires que celle des autres journaux. La collaboration suivie des femmes à *L'Oeuvre* et le nombre considérable d'articles à leur actif tranche avec les collaborations en pointillés et les statuts très fragiles qui leur sont généralement réservés à la même époque. Incontestablement la championne en titre est Geneviève Tabouis avec 1114 articles entre 1933 et 1940¹⁰, Hélène du Taillis signe 550 articles, la féministe Maria Verone 441 articles, la chroniqueuse judiciaire Madeleine Jacob 237, la reporter Germaine Décaris, 166. Cette stabilité est corroborée par l'existence de contrats dans les archives. Par exemple Germaine Décaris a bénéficié d'un contrat d'essai de trois mois à quarante francs par jour. En 1934, le journal l'engage définitivement à 1 500 francs par mois¹¹.

Le journal se caractérise aussi par l'exposition très fréquente de la signature de femmes à la une. Non seulement celle de Geneviève Tabouis, journaliste diplomatiques aux positions anti-fascistes affirmées, qui constitue pendant des années une des signatures quotidiennes phares de *L'Oeuvre* et dont la réputation était internationale, au point qu'elle a déchaîné plusieurs campagnes de presse en Allemagne où elle était traitée de « sorcière chevauchant un balai » ou « ventriloque parisienne avec ses élucubrations malodorantes¹² », mais aussi celles d'autres comme Maria Verone, Hélène Gosset, Hélène du Taillis. Ici, sur cette illustration, le reportage de Titayna figure en une avec sa photographie.

Le plus significatif, me semble-t-il, ce sont les variantes introduites par *L'Oeuvre* dans la grammaire des postures, des pratiques et des poétiques possibles pour les femmes dans l'entre-deux-guerres : pas de chroniqueuses mondaines, pas d'aventurières, pas de scandaleuses, mais plutôt des journalistes polyvalentes, des grandes reporters, voire même des journalistes politiques.

D'abord globalement les femmes de *L'Oeuvre* ne pratiquent pas vraiment le genre mondain de la chronique tourné vers les intérieurs, les salons, la maison, les mœurs et mobilisant des modes d'écriture traditionnellement autorisés pour les femmes : la conversation, la fiction, la lettre, l'écriture intime. Ce type de chronique, forme la plus archaïque et conservatrice de l'écriture des femmes dans le journal, se trouve souvent incarnée, je l'ai dit, par des « chaussettes roses » (donc des hommes sous pseudonyme féminin), et fonctionne donc de manière un peu parodique; manière de montrer sans doute que les journalistes de *L'Oeuvre* ne se reconnaissent plus dans le modèle de Delphine de Girardin (Paméla, Elyane, Fanchette).

¹⁰ Chiffre sans doute à relativiser car elle signe souvent deux fois une fois à la une et comme elle a souvent ce qu'on appelle un cheval, sa signature figure aussi en pages intérieures).

¹¹ Mary Lynn Stewart, *op. cit.*, p. 31

¹² *L'Oeuvre*, 9 mai 1939.

Même si *L'Oeuvre* célèbre volontiers les exploits d'Ella Maillart ou d'Alexandra David-Néel, elle n'accueille pas non plus les aventurières dans le journal.

L'Oeuvre privilégie plutôt des écritures de femmes journalistes polyvalentes ayant aussi une œuvre littéraire et capables d'une part d'écrire des articles en faveur des droits des femmes mais surtout un journalisme du *care* et de la *soft news*, dans la tradition de *La Fronde*. Elles placent dans le journal des séries d'articles (chronique sportive, chronique judiciaire, reportage, journalisme social) plus anecdotés que véritablement romancés et parfois des romans-feuilletons. Annie de Pène, Germaine Beaumont, Blanche Vogt, Hélène du Taillis, Suzanne Normand, Fanny Clar relèvent de cette catégorie. En revanche *L'Oeuvre* est visiblement réfractaire à la tendance du *stunt journalism* ou du journalisme de scandale, pratiques très répandues dans l'entre-deux-guerres par lesquelles les femmes prenaient l'identité de prostituées ou de lesbiennes pour s'immerger dans des milieux transgressifs. La plus connue de ces journalistes est Maryse Choisy qui fait paraître en 1928 *Un mois chez les filles*, un livre qui tirera à 800 000 exemplaires et qui raconte son immersion dans les maisons de passe. Or Maryse Choisy n'est accueillie à la rédaction de *L'Oeuvre* que pendant l'occupation à un moment où le journal s'est beaucoup dénaturé.

À côté des polyvalentes, *L'Oeuvre* a également une rédaction importante de grandes reporters. Les femmes grandes reporters (Andrée Viollis, Magdelaine Paz, Paule Herfort) sont apparues en France dans les années 20, remettant en cause de manière frontale la ligne de genre et le fait que les femmes fassent un journalisme différent. Comme Joseph Kessel ou Albert Londres, elles arpentent les continents et mettent leur vie au service de l'information. Elles fréquentent tous les théâtres d'actualité sensibles. Évidemment à *L'Oeuvre* on trouve une armada de femmes reporters qui obtiennent parfois le titre recherché d'« envoyée spéciale » : Simone Téry¹³, Hélène Gosset, Germaine Décaris. De manière très significative, là encore, Titayna, la journaliste la plus sensationnaliste de l'époque, celle qui pratique le reportage en avion et qui n'hésite pas à l'exagération, a une participation éphémère à *L'Oeuvre* avec son reportage en 1934 « Peuples et magies de l'océan indien ». Raud n'est pas effrayé par les conditions que demande Titayna (dix mille francs et une annonce en première page), mais il finit par la récuser parce qu'il trouve les articles soumis « trop subjectifs et distants de la réalité »¹⁴.

Enfin si la parole politique est généralement refusée aux femmes, c'est évidemment à *L'Oeuvre* que l'on trouve l'exception de l'entre-deux-guerres, Geneviève Tabouis, que le journal appelle régulièrement « la plus grande journaliste de tous les temps », voire « le plus grand journaliste de tous les temps ». Elle prend la succession de femmes, une poignée (George Sand, Marie d'Agoult, Juliette Adam), qui, au XIX^e siècle, n'ont pas renoncé à la parole politique dans le journal, soit des femmes appartenant à l'élite, indépendantes financièrement et culturellement. Au nom de leur statut d'exception, elles se voient offrir un magistère politique au sein du journal. Elles y ont mis en scène une voix lyrique, prophétique et apocalyptique qu'elles placeront sous l'autorité de Cassandre annonçant comme Marie d'Agoult,

¹³ Episode de l'emprisonnement.

¹⁴ Je remercie Mary Lynn Stewart de m'avoir donné accès à ses notes.

l'échec de la révolution de 1848, comme Juliette Adam la guerre contre l'Allemagne ou comme Geneviève Tabouis la montée des fascismes. Car Tabouis qui est une journaliste diplomatique se fait aussi une spécialité de ce journalisme de Cassandra et de visionnaire, comme le journal ne manque pas de le souligner dans une autopromotion habile et répétée de tous les scoops catastrophes que la journaliste rapporte¹⁵. C'est d'ailleurs sous le magistère de la prophétesse inaudible qu'elle place son autobiographie quelques années plus tard.

Je ferais volontiers l'hypothèse que l'attribution de la chronique légère à des hommes, la récusation du sensationnalisme, l'apparition d'un journalisme quotidien politique au féminin, tout comme l'affirmation progressive de véritables spécialisations (Hélène Gosset et Marguerite Prévost sur les enfants, Yvonne Dusser pour la correspondance étrangère européenne), confirment que dans le journal quotidien *L'Oeuvre* s'expérimente une véritable expérience de professionnalisation des femmes journalistes qui leur fait abandonner certaines méthodes antérieures.

Il faut quand même relativiser quelque peu ce progressisme de *L'Oeuvre*. Car le journal garde aussi trace de l'extraordinaire difficulté des femmes d'avoir accès à la presse¹⁶. J'ai eu, par exemple la surprise à l'occasion de la préparation de cette communication de découvrir un roman inédit de Suzanne Normand, *Le Retour du navire*, uniquement consacré à la difficile situation de la femme journaliste. Cette fiction conduite est la suite d'un autre roman, lui très connu, de Suzanne Normand *Cinq femmes sur une galère*, « roman plus ou moins autobiographique¹⁷ » de 1927. Dans *Le Retour du navire*, Suzanne Normand raconte le mariage de Laure, son héroïne journaliste, sa déprime de femme mariée, son retour à l'univers de la presse et puis son abdication définitive devant la menace de rupture de son mari. Le roman se termine après deux mois d'hymne à la vocation par un épisode de reddition. Le mari est parti en Asie, elle le rappelle, va l'attendre à Marseille : « De sorte que ce qu'il vit d'abord, ce fut une femme en pleurs qui l'appelait¹⁸ ».

Figure donc en bas-de-page jusqu'à la guerre la désillusion interminable et le cri de désespoir de la femme journaliste constamment assimilée à une femme « qui fait le trottoir¹⁹ ». Le roman, qui n'est pas plus mauvais qu'un autre, n'a pas connu les honneurs de l'édition, peut-être aussi en raison de la guerre, si bien que le diptyque de la malédiction de la femme journaliste de l'entre-deux-guerres est inconnu, tout comme le nom de Suzanne Normand, qui fait partie de cette « forgotten generation »

¹⁵ D'un confrère qui en a gros sur le cœur, ce commentaire de la brillante conférence de notre sympathique collaboratrice : « Geneviève Tabouis est une manière de voyante : ce qu'elle ne sait pas, elle l'invente ou elle le lit dans les cartes, le marc de café ou le globe magique !

C'est ainsi que Geneviève Tabouis avait « vu » - très à l'avance - les Allemands sur les Pyrénées, les Italiens aux Baléares, et l'Anschluss à cheval sur l'axe Rome-Berlin. Il est vrai que tous les bons Français savent maintenant que c'étaient là des racontars où il n'y avait pas un mot de vrai...

Mais que ça n'empêche pas notre confrère de lire trop attentivement, tous les jours, Geneviève Tabouis ».

¹⁶ On le voit à la manière dont le journal se désolidarise rapidement de son meilleur argument de vente, sa machine à scoops, Geneviève Tabouis, lorsque celle-ci est victime d'une très dure polémique.

¹⁷ *Revue des lectures*, 15 novembre 1927

¹⁸ *L'Oeuvre*, 24 août 1939. Le roman porte la date de son écriture 1937-1938, ce qui montrerait qu'il n'a pas trouvé preneur.

¹⁹ *L'Oeuvre*, 18 juillet 1839.

dont parle Jennifer Milligan. Façon de confirmer cette malédiction de la femme journaliste.

Cette recherche instrumentée permet donc sans doute de corriger l'idée d'une incapacité des femmes à entrer dans le journal. Elle invite à revenir sur des calculs effectués simplement à partir des cartes de presse. Elle permet aussi de manière assez rapide, sans les années qu'il aurait fallu pour lire tout le corpus, de faire émerger un écosystème, un espace médiatique plus accueillant aux femmes journalistes que la moyenne, mais qui reste un espace fondamentalement inégalitaire et contraignant. La recherche outillée ne permet pas seulement de gagner du temps mais comme elle est indifférente aux effets de maquettes et de hiérarchie typographique, elle fait apparaître des traces d'invisibles qui auraient pu auparavant échapper même à un lecteur ou une lectrice attentive. Elle permet donc de remédier en partie à une autre forme d'inégalité entre la recherche sur les hommes et la recherche sur les femmes, c'est l'inégalité temporelle. Si, pour rendre compte de quelques femmes, le chercheur, ou plutôt la chercheuse, doit lire de manière particulièrement linéaire ou chronophage des années de journaux, cela risque de poser question en termes d'efficacité et de légitimité de ses recherches. Il existe donc un lien entre recherche numérique et réhabilitation des vies de femmes ou d'infâmes, pour citer Foucault. Mais il faut aussi nuancer immédiatement et doublement cette impression. D'abord ce n'est pas à un *distant reading* que cette recherche invite mais à un *zoom reading*, c'est-à-dire à un va-et-vient entre les listes, les statistiques, les graphiques que les *data* nous apportent, les corpus et les archives. Deuxième avertissement, cette recherche instrumentée n'est possible, à mon avis, qu'avec une connaissance préalable du contexte et des corpus.